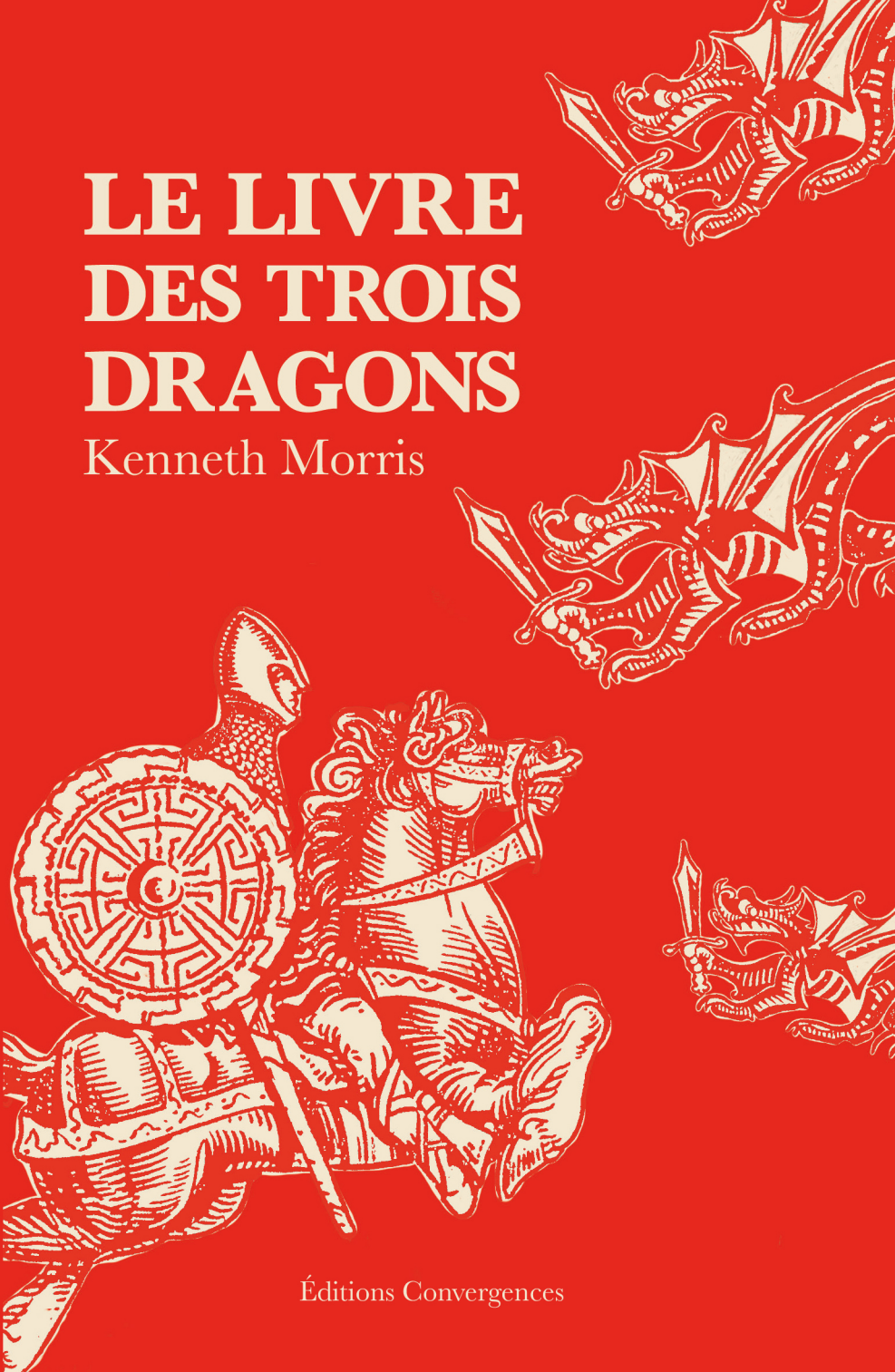
LES EDITIONS
CONVERGENCES

PRESENTENT

LE LIVRE DES TROIS DRAGONS

Kenneth Morris



Éditions Convergences

NOTE DE L'EDITEUR

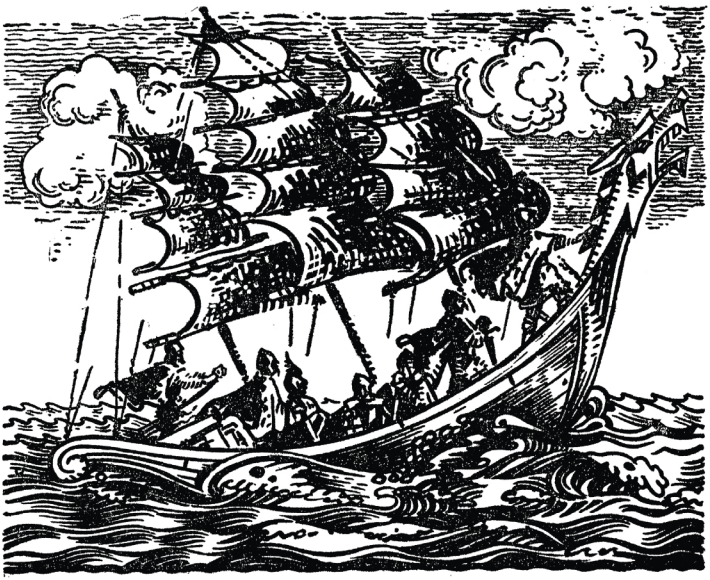
Salué par Lin Carter et par Ursula K. Le Guin, Kenneth Morris est un grand ignoré du lectorat français. Ce pair de J.R.R. Tolkien, E.R. Eddison et C.S. Lewis n'a jamais été traduit dans notre langue, alors que son *The Fates of the Princes of Dyfed* (1914), et son *Book of the Three Dragons* (1930) sont justement reconnus comme des chefs d'œuvre, qui n'ont rien à envier aux *Chroniques de Narnia* (1950-1957) de Lewis, au *Hobbit* (1937) et au *Seigneur des Anneaux* (1954-1955) de Tolkien, ou au *Serpent Ouroboros* (1922) d'Eddison, enfin traduit en français il y a à peine quelques années par nos confrères des éditions Callidor.

Publié seulement six ans après *La Fille du Roi des Elfes* de Lord Dunsany, texte séminal s'il en est, ce *Livre des Trois Dragons* peut être considéré à juste titre comme un des grands ancêtres de la *fantasy* contemporaine. Morris y conserve le succulent style des contes et, procédant à une réécriture d'un épisode du mythe fondateur de la nation galloise, le Mabinogion, il puise comme le feront à sa suite Tolkien, Lewis, et tant d'autres, dans l'immémorial fonds sacré des peuples celtes, qui inspire jusqu'à aujourd'hui encore la quasi totalité des écrits du genre.

James Grégory Becht
Sainte-Gauburge Sainte-Colombe
Juin 2024

LE LIVRE DES TROIS DRAGONS

F.H.
HORVATH



Voici l'introduction du

LIVRE DES TROIS DRAGONS

Les sept chefs des Cymry[1] étaient sur la vague dans leur navire, avec l'Irlande à leur droite et le Pays des Cymry[2] à leur gauche, et ils se dirigeaient vers l'Ile des Puissants. La relique qu'ils avaient avec eux dans le bateau était la Tête Merveilleuse de Bran le Bienheureux, Fils de l'Illimité : voici pourquoi ils l'avaient et pourquoi ils étaient sur la vague.

A cette époque, il n'y avait pas de roi couronné à

1. *Cymry* : les gallois. (Toutes les notes sont du traducteur)
2. Le Pays de Galles, donc.

Londres et, faute de roi, il y avait souvent de la confusion et de mauvaises récoltes. Les six grands chefs se consultèrent donc pour savoir qui devait recevoir la couronne. Taliesin, le chef des bardes, était à leur tête : son front brillait comme l'étoile du matin.

« Si vous voulez bien suivre mon conseil, dit-il, Bran le Bienheureux est celui qui portera la couronne. »

« Le meilleur conseil du monde, s'accordèrent-ils à dire, s'il est possible de le retrouver. » Il avait été couronné roi de Londres on ne sait combien d'années auparavant, et on ne pouvait le trouver que dans les Iles des Bienheureux, à l'ouest du monde, et c'est ce voyage qu'ils avaient l'intention de faire.

« Il serait indigne de sa dignité que moins de sept hommes viennent à lui en ambassade », déclara Heilyn ab Gwyn Hen, le plus impatient des guerriers et des cavaliers.

« C'est vrai, dit Taliesin Benbardd. Nous rencontrerons le septième à Mon, au fur et à mesure que nous avancerons ; ce sera un Fils de l'Illimité comme l'est Bran Fendigaid, et il sera à notre tête. »

À Mon, ils rencontrèrent Manawyddan, et tous comprirent qu'il serait leur chef. Voici maintenant qui était ce Manawyddan, Fils de l'Illimité.

I

L'HISTOIRE DU SANS NOM AVEC SES MALHEURS ET SA VENUE DANS LE CHAUDRON DE CERIDWEN, LA MERE DU MONDE

Il arriva jadis que les dieux de l'Ile des Puissants souhaitèrent faire naître un dieu auxiliaire dans les rangs des Cymry, les hommes de cette île. Hu le Puissant les convoqua en conseil et décida que Pwyll, prince de Dyfed au Pays des Cymry, serait l'homme dont ils feraient un dieu, s'il en était capable. Ils l'envoyèrent d'abord régner à Annwn, le Grand Abîme ; il y resta un an et un jour, subissant les épreuves propres à ce lieu et n'y échouant nullement. Ensuite, ils envoyèrent au Pays des Cymry l'une des leurs, Rhianon Ren, la fille de Hefeydd, pour qu'elle devienne son épouse et qu'elle l'aide à devenir un dieu, comme seule une déesse peut le faire.

Mais c'est à la naissance de son fils Pryderi qu'ils lui imposèrent l'épreuve la plus lourde, et il échoua. Ils firent alors ce qu'ils avaient à faire de lui : ils lui enlevèrent la mémoire, le séparèrent de sa famille et de son royaume, et le lâchèrent sur le Pays des Cymry et sur le

reste du monde. Quel que soit le malheur qu'ils aient pu concevoir, ils le plongèrent en plein dans ce malheur, le déversèrent sur sa tête et le mirent à ses trousses hurlant et griffant, et tout cela pour la seule raison qu'ils devaient en faire un dieu et le voir combattre à leurs côtés contre l'Uffern[1] et le Chaos aux confins de l'espace.

Il ne savait pas, à cette époque, qu'il avait été Pwyll Pen Annwn, Seigneur de Dyfed et du Grand Abîme ; il n'avait ni style ni titre ; le meilleur nom qu'on pouvait lui donner était Dienw'r Anffodion, le Sans Nom aux Malheurs ; et pour obtenir un meilleur nom, il aurait dû entrer dans Pair Dadeni, le chaudron de Ceridwen, la Mère du Monde ; mais il ne savait rien de tout cela. Les morts y retrouvent la vie et les anonymes un nom, et les dieux le guidaient toujours dans cette direction, par le chemin le plus court qui soit. Hu Gadarn avait envoyé Gwydion ab Don, le Dieu de la Sagesse et du Rire, pour le guider, et c'est pourquoi son visage était tourné vers Pair Dadeni. Gwydion ab Don l'accompagna dans toutes ses pérégrinations : à travers l'Europe, l'Afrique et les îles de Corse, à travers Sach et Salach, Lotor et Ffotor, l'Inde la plus grande et l'Inde la plus petite, Powys, Meirion et Arfon.

Un jour qu'il traversait les montagnes en direction de Mon et de l'Irlande, il lui sembla qu'il n'avait jamais eu que de la chance, comparé à ce qu'il était devenu à ce moment-là.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas croisé d'habitations ni regardé de visages d'hommes. Les champs ne lui

1. *Uffern* : l'Enfer des mythes gallois.

offraient pas de champignons, ni les ronces de mûres, bien que ce fût le début de l'automne ; et s'il y avait des anguilles ou des truites dans les ruisseaux, il n'en avait pas vu la moindre trace. Trois jours auparavant, il avait abattu un vieux lapin maigre ; depuis, il n'avait vu ni oiseau ni bête à abattre. Il ne lui en restait plus que la patte arrière droite, et le mieux que l'on puisse dire, c'est qu'elle était sèche, coriace et flétrie. Il était sans chaussures et en haillons, et boitait à cause d'une blessure au pied, qu'une pierre pointue avait entaillé la veille et qui, maintenant, suppurait.

Il s'était levé de la bruyère à l'aube, après une nuit de pluie et de fièvre, et pensait que la mort ne pouvait pas être loin de lui. De temps en temps, la faim le tourmentait, mais il ne pensait pas à la cuisse de lapin qu'il avait dans son sac. Tout au long de la matinée, il boita et la pluie s'abattit sur lui ; les pensées de son esprit étaient soit engourdies et silencieuses, soit fantastiques et incontrôlables ; et la seule chose qu'il espérait au fond de son cœur était la mort.

Et soudain, il prit conscience de ce qui avait déjà chassé les nuages du ciel, la pluie de l'air, et enfin le chagrin et la confusion de son esprit. C'était une harpe et un chant qui émerveillaient le monde de la montagne et rendaient la matinée tout à fait belle, avec des gouttes de pluie éclairées par le soleil, scintillant partout sur la fougère. Les lapins sortaient en hâte de leur terrier pour écouter, mais ne faisaient pas attention à lui lorsqu'il passait. Un vieux loup gris, qui se promenait sur le flanc de la colline, se retourna et resta immobile, les oreilles frémissantes.

Trois aigles descendirent du ciel et s'arrêtèrent sur des rochers. Les chèvres sauvages, sur les rochers, restèrent immobiles. Rien de vivant ne bougeait, sauf lui, et il se hâta, du mieux qu'il put, d'aller au cœur de l'enchantement.

Cent pas l'y conduisirent. Un jeune homme était assis sur un rocher, sa harpe sur la poitrine, faisant flotter la musique sur la lumière du soleil. D'un mouvement des yeux il indiqua à Dienw de s'asseoir, et il le garda ainsi jusqu'à ce que la chanson soit terminée. L'écouter était un soulagement et un bonheur. Le chantre n'était guère plus qu'un jeune garçon, mais il portait la robe bleue d'un barde officiel de l'île.

Il termina la chanson, posa la harpe et prit sa baguette de bois d'aulne constellée d'or. « Le salut des dieux et des hommes t'est adressé, agréablement et gentiment », dit-il. C'était la meilleure salutation que Dienw ait reçue, pour autant qu'il s'en souvint, pendant toute sa vie.

« Et que ce soit encore mieux pour toi que pour moi – mieux et plus copieux ! répondit-il. Ce serait un plaisir pour moi de me souvenir, dans les temps à venir, du nom de celui qui a su si bien amadouer ces montagnes avec sa harpe et son chant. »

« Quant à mon nom, je m'appelle Goreu fab Ser », dit le barde. Il était clair qu'il venait d'une lignée étoilée, et qu'il avait peu d'égaux dans les mondes. « Il m'a été prédit que je rencontrerai ici l'homme que je désirais rencontrer, et j'ai joué de la musique pour l'attirer vers moi. »

« Il serait agréable de savoir qui est cette personne », dit Dienw.

« C'est un prince des Cymry, un Fils de l'Illimité, qui va accompagner Taliesin Benbardd dans le monde occidental. Es-tu cet homme ? »

« Mon cher, aide-moi un peu plus ! » dit Dienw. « Ai-je l'air d'un prince des Cymry ou d'un Fils de l'Illimité ? »

« Que ce soit le cas ou non, dit Goreu, le destin de tout homme ayant entendu cette musique, c'est qu'il m'accompagnera à partir d'aujourd'hui, et jusqu'à ce que je trouve celui-là ; si c'est tout Arfon et Mon eux-mêmes que je dois traverser. »

« Je t'accompagnerai volontiers », dit Dienw.

« Très bien, dit Goreu fab Ser, avançons. »

Ils continuèrent leur route et, grâce aux chansons et aux histoires de Goreu, à ses rires et à sa conversation divertissante, Dienw ne se souvint plus de ses chagrins et de ses douleurs ; il était heureux pour la première fois de sa vie, pour autant qu'il le savait. A midi, Goreu s'arrêta et dit :

« La faim du monde m'a rattrapé. Y a-t-il de la nourriture dans ton sac ? »

Dienw se souvint de la patte du lapin et fut pris de honte. « De la nourriture comme ça », dit-il. Il ouvrit le sac et en sortit ce qu'il contenait.

« Mon cher, c'est une bien piètre provision pour un homme tel que moi, dit Goreu. N'y a-t-il rien de mieux en ta possession que cette viande pauvre et délabrée ? »

« Il n'y a rien de mieux », dit Dienw en soupirant.

« Pour moi, en vérité, la faim est détestable, l'insuffi-

sance de nourriture au cours d'un voyage est abominable. Je te le déclare, un tel destin est affligeant pour quelqu'un de ma lignée et de ma culture !»

«Bien, bien, dit Dienw'r Anffodion, la faim amère se réveillant à nouveau en lui ; j'ai l'habitude de connaître la famine. Prends toute la nourriture, si tu le veux bien.»

«Oui, dit Goreu, ce sera mieux ainsi.» Il mangea la viande, rongea l'os et le jeta loin de lui. «Maintenant que j'ai mangé, dit-il, je suis rafraîchi, le chagrin et la fatigue m'ont abandonné, et je suis rempli d'un désir de musique. Joue de la harpe pour me distraire !»

Dienw prit la harpe et joua *Le Petit Oiseau de la Montagne*, en chantant du mieux qu'il pouvait. Lorsqu'il arriva à :

Dieu enflamma sa langue sauvage et prophétique en chantant

Goreu fab Ser, gémissant piteusement, lui arracha la harpe des mains.

«C'est de la musique que je souhaitais, et non cette cacophonie qui nous transperce l'âme !» s'écria-t-il. «C'est un bien piètre remerciement pour ma bonté ! Ecoute maintenant, et tais-toi.»

Puis il frappa des accords sur la harpe et se mit à chanter ; il se précipitait en jouant et en chantant ; le son de la harpe était un supplice impitoyable, et le chant, un hurlement hideux : les oiseaux du ciel qui l'entendaient tombaient morts, et les lapins périssaient dans leurs terriers ; les loups s'enfuyaient en hurlant, et les vents du ciel gémissaient et se lamentaient. Quant à Dienw, ses peines et ses chagrins lui revinrent mille fois, et il ne lui

resta plus qu'à se lamenter et à suivre : par les montagnes et les lieux sauvages, par les escarpements et les torrents furieux, ses jambes se précipitant misérablement sous l'effet de la harpe, son esprit et son corps dans l'angoisse.

« Viens ! s'écria augustement Goreu fab Ser ; je suis rassasié de nourriture et de musique glorieuse ; je déteste cette entreprise qui traîne en longueur ; c'est un piètre remerciement de la bonté que j'ai eue pour toi, que de me retarder ainsi sur la route ! » C'est ainsi qu'il l'entraîna et ne l'épargna jamais, ne suivant ni route ni sentier, ni piste de lapin ni sentier de chèvre, mais des chemins d'ajoncs et des pentes abruptes, marquant le chemin du cramoisi des blessures de Dienw, mais allant lui-même sans poids et sans courage, jusqu'à ce qu'ils arrivent au rivage du Menai et à la maison du passeur.

« Par mon âme, dit Goreu fab Ser, y a-t-il de la nourriture dans la maison avec toi, pour apaiser l'énorme faim du monde qui m'afflige ? »

« C'est ainsi, dit le passeur, et c'est assez peu. » Il sortit une demi galette d'avoine et un pouce de fromage, et c'est Goreu qui les lui prit.

« Mieux vaut qu'un seul soit rassasié que deux aient faim, dit-il à Dienw. Est-ce que tu m'en veux pour les provisions que tu me donnes ? »

« Pas moi, répondit Dienw. La faim et la famine me sont familières. »

« Ce sera mieux pour toi », dit Goreu, avec de la compassion dans la voix au lieu de moquerie ou de gaieté, au cas où quelqu'un l'aurait entendu.

Le passeur mit son coracle à l'eau, et tous trois y

montèrent et commencèrent la traversée. Un sentiment d'agitation s'empara de Goreu, qui devint plus sauvage et plus gai qu'il ne l'avait jamais été, sans rien perdre de son allure et de son ton augustes. La nuit dérivait vers l'ouest à ce moment-là, et le gris profond du crépuscule recouvrait les eaux de Menai.

Il s'écria en se levant d'un bond : « Regardez là-bas ! » Ce qu'il y avait à voir, nul ne put le savoir, car on ne peut se lever d'un bond dans un coracle sans le renverser. Ils furent tous les trois dans l'eau ; le passeur nagea vers Arfon, et poussa son bateau devant lui tout en nageant.

« La paix, c'est maintenant de se noyer et d'oublier », pensait Dienw aux Malheurs. Mais il n'y avait pas de paix pour lui. « C'est sur moi que repose le chagrin de toute ma race, s'écria Goreu, fils des Etoiles. Je n'ai jamais rien craint autant que la mort par noyade, une mort aquatique et maléfique, et de finir ma vie sous les vagues de Menai. Si quelqu'un ici valait mieux qu'un poltron et un fanfaron, il abandonnerait son égoïsme extrême et me sauverait de la fureur des profondeurs de la mer ! »

« Je suis là, s'exclama Dienw, il n'est pas question que tu te noies. » Il rassembla les forces qu'il possédait, en fit le meilleur usage, soutint Goreu dans l'eau et commença à nager avec lui en direction de Mon. Pendant qu'il nageait, Goreu se débattait, encombrait ses membres et ne cessait de lui faire des reproches et de se lamenter. « Si je le sauve, c'est tout ce que je pourrai faire, pensa Dienw, quant à moi, je retrouverai la paix lorsque les vagues se seront refermées sur moi. » La nuit tombait et les étoiles brillaient par intermittence à travers les nuages. « Je le

sauverai, pensa Dienw, je le ferai pour le Ciel. » Puis il se dit : « Il y a cent miles entre moi et Mon » ; et une vague les souleva tous deux et les jeta sur la plage. L'esprit et la pensée l'avaient quitté, comme si la mort l'avait emporté.

Goreu, fils des Etoiles, se leva, le souleva hors de portée de la marée et le déposa dans un creux entre les collines de sable. Goreu perdit alors son apparence humaine de chair et d'os et prit la forme d'un feu et d'un dieu. Il s'éleva en flamboyant jusqu'à atteindre la taille d'une montagne, jusqu'à ce que le sommet de la Wyddfa[1] soit moins élevé que lui, et il tourna son visage vers le sud et l'est, vers le sommet de la montagne sacrée :

« Puissant Seigneur, il est prêt ; il n'a plus de souffle ; le Sans Nom aux Malheurs est prêt ; Pwyll Pen Annwn est enfin prêt. »

Du sommet de la Wyddfa s'éleva Hu Gadarn, nommé à l'époque Empereur des Dieux et des Cymry d'Ynys Wen. Lui aussi s'élança vers le ciel, sa crête brûlant parmi les étoiles du Capricorne, ses yeux brillant de sagesse et de bienfaisance, son Bouclier Blanc plus beau que sept lunes dans les cieux.

« Je t'ordonne, Seigneur Gwydion ab Don, dit-il. Qu'on le porte maintenant dans le chaudron de Ceridwen, ma fille ; qu'on dépose son corps dans Pair Dadeni, pour qu'il ait une nouvelle vie et un nouveau nom. »

Du milieu de Mon, la lumière jaillit dans le ciel, des flocons de flammes aux couleurs de l'arc-en-ciel, et de là, neuf dragons traversèrent les airs et se posèrent sur les dunes de sable, devenant ainsi les Neuf Princes des Fées

1. Plus haut sommet du Pays des Cymry.

qui veillent sur les feux sous le chaudron de Ceridwen. Ils ramassèrent le corps du Sans Nom et le portèrent jusqu'au chaudron.

Au matin, lorsque Dienw se réveilla, il n'y avait ni douleur ni blessure dans son corps, ni chagrin dans son esprit. L'un d'eux, d'une beauté immortelle, dont le front brillait comme l'Etoile du matin, se tenait au-dessus de lui ; cinq autres s'approchaient, en remontant la plage.

« A toi, le salut des cieux et des hommes, Manawyddan Fils de l'Illimité ! » dit Taliesin, le chef des bardes.

« Et mieux vaut que ce soit avec toi qu'avec moi, Seigneur Taliesin ! dit-il en se levant du sable. Et mieux vaut que ce soit avec les cinq autres chefs qui s'approchent de nous. C'est moi qui t'accompagnerai dans le monde occidental. »

« Oui, c'est toi, dit Taliesin Benbardd. Voici le septième qui sera à notre tête ! dit-il. Fils de l'Illimité, comme il convient à la dignité du Bienheureux ! »

Il se dirigea avec eux vers le Malltraeth, se rappelant comment il avait appris le nom par lequel Taliesin l'avait appelé, dans le chaudron de Ceridwen, pendant la nuit. « Goreu fab Ser, dit-il, le Meilleur, le fils des Étoiles, et il était Gwydion ab Don, peu importe. Et moi qui était Pwyll Pen Annwn, je suis Manawyddan, Fils de l'Illimité. »

II

L'ESSAI DE L'EQUIPEMENT FABRIQUE PAR MANAWYDDAN CONTRE SON INADEQUATION AU COMBAT CONTRE LES DRAGONS

Il ne savait pas quel chemin Aden Lonach avait pris à cette époque, et s'il mènerait ou non à Dinas Gwron. Il n'arriva pas par la verte forêt, mais à travers mille montagnes, les plus sauvages du monde, et par de nombreuses vallées rocailleuses qu'elle remplissait de son chant, et par des petits lacs bordés de joncs dans des creux qui n'étaient pas si éloignés des étoiles. Ici, elle s'éclairait, et là, elle attendait son arrivée plus lente ; il n'y avait pas d'aigle ou de faucon dans le ciel qui observât ses vols rasants et sa couleur bleue avec le désir de lui faire du mal.

Il arriva enfin à un col, dont l'extrémité se trouvait loin devant, entre deux pics comme des cornes sur le front du monde ; et c'est là que Llonach le laissa, d'un battement de ses ailes turquoises, se perdant dans le ciel. De midi au crépuscule, il avança ; le fond de la vallée, à sa gauche et loin en bas, n'était qu'étangs, lieux

d'un vert éclatant et marécages agréables pour le canard sauvage, le grèbe et le butor, et nulle part on ne voyait de demeures d'hommes.

Lorsque le fond de la vallée s'éleva au niveau de la route et qu'il fut à moins d'un mille du sommet du col, le soleil était bas entre les deux pics et il se demanda s'il parviendrait à descendre dans la vallée au-delà pendant qu'il faisait encore jour.

Un cri retentit sur sa gauche et derrière lui :

« Ha, ici le Chef ! »

Manawyddan tira les rênes et se retourna.

Un homme grave et princier s'avançait vers lui par un sentier à travers la bruyère. Manawyddan lui adressa le salut des cieux et des hommes.

« Par mon âme, répondit-il, à moins que tu ne veuilles rencontrer l'invincible, ne t'avance pas dans la vallée au-delà. »

Mais Aden Lonach avait survolé la vallée et avait disparu de sa vue ; c'est donc là que Manawyddan devait se rendre. « Par courtoisie, explique-moi ça », dit-il.

« Je le ferai », répondit le Chef. « Viens avec moi dans le hall pour la nuit, et je t'expliquerai tout. »

« Cent fois merci, et plus de cent fois ! » dit Manawyddan ; et il l'accompagna à travers la bruyère ; et il arriva bientôt à un bosquet de pins sous le pic méridional ; et cachée dans le bosquet, la longue et basse maison en pierre d'un chef ; mais il y avait longtemps qu'elle n'avait pas été blanchie à la chaux, et il n'entendit pas le gloussement des volailles en s'approchant, ni l'aboiement des chiens en guise d'accueil.

Ils mirent Blodwen à l'étable en passant : il y avait la meilleure avoine pour elle, et du foin dans la mangeoire, et tout ce qui convenait à sa dignité. Tout autour de la maison, entre celle-ci et les pins, fleurissaient des rhododendrons rouges qui brillaient dans la grisaille du crépuscule, chaque fleur portant en elle la gloire d'un Dieu.

Ils entrèrent dans la salle, et trois serviteurs vinrent leur présenter de la viande et de l'hydromel, *da a digon*, comme on dit, « bon et suffisant. » Le premier d'entre eux était borgne, le deuxième avait une seule oreille, quant au troisième, il était boiteux de la jambe droite et n'avait qu'une main. « C'est tout ce qu'il me reste », dit le Chef.

Manawyddan dit : « Donne-moi, si tu le veux bien, des nouvelles de celui qui est invincible dans la vallée. »

« Voici », dit l'autre. « Quiconque y descend ne reviendra jamais sans avoir combattu le Dragon des Sept Conflits. L'homme qui, à l'aube, s'est opposé à un millier de chefs guerriers et qui, le soir venu, a empilé leurs armures, n'a pu que s'avouer vaincu par ce dragon obstiné, indomptable et impitoyable ; et s'il a été vaincu, il est mort. »

« Très cher, pensa Manawyddan, cette nouvelle m'est plutôt agréable ! Il y a longtemps que je suis en paix. »

Ils se mirent à converser et à raconter des histoires, et il serait difficile de trouver meilleur que l'un ou l'autre dans ces deux arts. Manawyddan raconta l'histoire du Géant Einigan, lorsqu'il était roi à Deffrobanau, durant le troisième âge du monde.

« Je ne l'ai jamais entendue mieux racontée, ni ra-

contée avec autant d'habileté et de science bardesques », dit le Chef.

Puis il prit son tour et raconta les exploits de Hu Gadarn dans le pays de l'été, avant qu'il ne conduise les Cymry à Clos Ferddin. Pour la première partie, il fut encore meilleur que Manawyddan ; mais pour la seconde, il perdit le fil et trébucha sur ses consonances et ses assonances ; et pour la troisième, son *hwyl*[1] lui fit défaut et il ne put aller plus loin. « La honte m'envahit », dit-il. « Je suis préoccupé par ce dragon féroce qui résiste à tout. »

« En effet, l'histoire a été magnifiquement racontée », dit Manawyddan. « C'est à peine si les bardes de l'Ile des Puissants l'ont mieux racontée. »

« Tu en aurais mieux profité maintenant, à mon avis », dit le Chef, « si je n'avais pas été si préoccupé et si je n'avais pas eu à m'inquiéter. J'ai pitié qu'un prince de Brython si courtois en arrive à sa défaite et à sa mort au matin. »

« La vallée se trouve sur ma route », dit Manawyddan en riant.

« Ce sera pour moi un grand plaisir de rencontrer la splendeur ailée dont tu as parlé. »

« Si c'est un combat que tu désires, je peux moi-même te l'offrir », dit le Chef. « Voici des épées, voici de la maîtrise, et voici, le ciel le sait, le désir d'être aimable et hospitalier. »

« L'offre est aimable et hospitalière, dit Manawyddan. Mais c'est le Dragon des Sept Conflits que je veux

1. Sa ferveur.

combattre, et aucun autre combat ne me satisfaira. »

« Pourtant, ne pars pas sans équipement ou mal équipé », dit le Chef. « Il serait dommage pour ta vie de rencontrer ce dragon avec une épée qui n'est pas à la hauteur de l'entreprise. »

Les deux épées de Manawyddan étaient accrochées au mur, là où le Chef les avait suspendues à leur arrivée : sa propre épée et celle qu'il avait fabriquée pour Gwron. Il se leva alors et décrocha sa propre épée, qui n'était pas de Fabrication Subtile. « Une bonne lame et un bon pommeau dimétiens », dit-il : « Il n'y en a guère de meilleurs. »

« C'est vrai, dit le Chef. Mais il est plus sage que tu acceptes de faire un essai. »

« Je suis d'accord, et je te remercie de tout cœur », dit Manawyddan.

Le Chef prit alors sur le mur une épée qui lui appartenait et, dès qu'il la vit, Manawyddan comprit ce qui allait se passer. Car il s'agissait d'une pièce de Fabrication Subtile, forgée par le Celfyddwr Clod Cleddyfau, si ce n'est par Gofannon ab Don lui-même. Il le devina à sa beauté, à sa souplesse, semblable à celle d'une lanière de cuir, à ses ornements d'or et d'émail, plus brillants que la beauté du ciel de midi en juin. Ils se préparèrent à se battre, commencèrent à se battre et se battirent.

L'attaque était furieuse, la défense habile et résolue : les épées jouaient comme si la salle entière avait été remplie de la foudre indomptable du ciel. Avant que le dixième coup n'ait été porté par eux deux, l'épée du

Chef jaillit, ondulant et chantant dans l'air éclairé par les torches ; elle s'enflamma contre l'épée de Manawyddan et la détruisit, de telle sorte que la moitié de la lame, de la pointe au pommeau, s'envola à droite et l'autre moitié à gauche, et que seule la poignée resta dans sa main.

« Par mon devoir envers le ciel, quelle belle pièce ! » s'écria Manawyddan. « Une merveilleuse, grande et mordante trancheuse, en vérité ! Une arme qui inflige des blessures équivalentes aux trois épées des trois fils de Cleddyf Cyfwlch d'autrefois ! »

« Votre désir de combat est peut-être satisfait ? » dit le Chef.

« Il n'est pas satisfait, répondit Manawyddan. Il est aiguisé et affûté » ;

« Avec quelle épée affronterez-vous le dragon ? » demanda le Chef.

Manawyddan regarda le mur où était accrochée l'épée qu'il avait fabriquée pour Gwron. « Si elle n'est pas à la hauteur de cette confrontation, pensa-t-il, je retournerai à la Fabrique d`Épée jusqu'à ce que je l`aie apprise correctement. » Il se dirigea donc vers elle et la décrocha. « Avec celle-ci », dit-il.

Ils firent donc les mêmes essais qu'auparavant : ils se préparèrent à combattre, commencèrent à combattre et combattirent. Et un combat, on peut l'appeler ainsi, sans exagération. Il fut beaucoup plus ardu que le précédent, avec de meilleurs cris de guerre, des sauts, des poussées, des balayages, des empoignades, des tailles et des parades plus habiles et plus impétueux. Voici le vingtième coup de cette bataille : Manawyddan s'élança avec l'épée qu'il

avait fabriquée pour Gwron, et celle-ci brilla et scintilla dans les airs, s'enroulant et ondulant merveilleusement ; et attrapa l'épée du chef, pointe contre pointe, en fit deux moitiés de sa lame, et les arracha de la garde pour qu'elles s'envolent à gauche et à droite, faisant des éclairs dans la lumière de la torche.

« Le sang coulerait du corps invisible du vent à cause de cette épée ! » s'écria le chef. « C'est une lame pénétrante dans l'air, meilleure que les diamants : le pair de Caledfwlch, l'épée d'Arthur ! Beaucoup se contenteraient d'une telle splendeur : un combat contre le dragon sans y laisser sa vie. »

« Je ne suis pas satisfait », dit Manawyddan.

Ils reprirent leur conversation, puis se mirent à chanter des poèmes. Ils chantèrent les poèmes de Taliesin Benbardd, comme il se doit. Le Chef donna *La Bataille des Arbres*, et Manawyddan *Le Butin d'Annwn* ; et aucun des deux n'avait jamais entendu de meilleur chant de sa vie que celui qu'il entendait maintenant de la bouche de son compagnon. Manawyddan donna alors *La Consolation d'Elphin*, et bien qu'il l'ait mieux chantée que le Prezddieu Annwn, il voyait bien qu'elle ne lui procurait aucun plaisir, et son compagnon ne l'écoutait pas du tout.

Des mers, des montagnes,
des vagues, des rivières,
Vient un Dieu porteur de belles récompenses

chantait-il.

« Dans mes obligations envers les cieux et les hommes, je suis inquiet à ce sujet », dit le Chef en secouant la tête et en poussant un profond soupir.

« De quoi es-tu inquiet ? dit Manawyddan.

« Le Dragon des Sept Conflits », répondit-il.

« Ce n'est pas avec de bons cadeaux, mais avec des coups féroces et de la résistance que viendra le Traverseur ailé du Ciel. Malheur à moi si je désire que tu en viennes à mourir. »

« C'est moi qui viendrai à lui avec de belles récompenses », dit Manawyddan. « Voici l'épée. »

« Oui, voici l'épée », dit le Chef, « et il n'y a pas à l'accuser, en vérité. Mais quiconque affronte le Dragon des Conflits doit être égal en défense et en attaque, en compétence et en équipement. »

« Mon bouclier est un bon bouclier », dit Manawyddan.

« Si l'épée peut le vaincre, le dragon aussi », dit le Chef. « Il vaudrait mieux en faire l'essai. »

« Oui », dit Manawyddan. « Épée contre bouclier, il serait préférable d'en faire l'essai. »

Le Chef prit donc l'Épée forgée pour Gwron, et Manawyddan son propre bouclier dimétien. Il n'avait pas fabriqué d'Équipement Subtil pour lui-même, que ce soit à Henfordd, à Rhydychen ou à Caer Odornant. Mais c'était le meilleur travail des Fabricants de boucliers dimétiens ; et bien qu'il y ait peu de clous d'or dessus – d'or gallois, et aucun tracé d'émail bleu, il l'avait porté victorieusement à travers de nombreuses batailles et ne lui connaissait aucun besoin particulier.

L'un sans bouclier, l'autre sans épée, ils commencèrent l'épreuve. Après trois coups, le bouclier réussit à prendre le plat de l'épée et ne se découragea pas. Mais au quatrième coup, le tranchant s'empara du bord du bouclier, enroula et déchira le cuir et les étoffes, sans se soucier des clous de fer, mais en décrivant des cercles de plus en plus étroits vers l'intérieur, jusqu'à ce que le bouclier entier tombe en une longue bande aux pieds de Manawyddan : un instant, c'était un bouclier, puis l'éclair de l'épée, et il avait disparu ; et il est étonnant que Manawyddan lui-même n'ait pas saigné.

« Sans aucun doute, dit le chef, vous auriez regretté votre vie, et l'auriez perdue, si vous aviez affronté le dragon avec un tel bouclier. »

« Je dois y aller sans bouclier, quoi qu'il en soit, et j'ai confiance en mon épée », dit Manawyddan.

« Vous n'irez pas sans bouclier », dit le chef. « C'est l'heure des cadeaux : personne ne sort de la salle sans cadeau. Choisissez un bouclier parmi ceux qui sont accrochés au mur, ce sera votre cadeau. »

« C'est une coutume louable, et il est bon et opportun de la mettre en pratique », dit Manawyddan. Voici le bouclier que je choisirai. »

Le Chef le décrocha et le lui donna. Il provenait de la Fabrication Subtile des Boucliers : le Tarianwr Tadwy l'aurait fabriqué, ou bien Gwydion ab Don. Le cuir qui le recouvrait était un cuir des confins de la Grande Afrique, qui avait subi un trempage magique pendant dix mille ans. Les clous n'étaient ni en fer ni en or d'Arabie, mais en or gallois, sans égal dans le monde.

Par-dessus tout, il y avait des motifs et des dessins, des tracés magiques de losanges et de zigzags, tous en émail dont la teinte est plus exquise que celle de la turquoise ou du saphir, de la véronique ou de la gentiane, de la mer au fier mois de juillet, ou du zénith du ciel le jour de juin où le ciel est le plus bleu et le plus lumineux.

« Maintenant, il faut l'essayer », dit le Chef.

Ils essayèrent donc, comme auparavant. Manawyddan prit le bouclier, et l'autre l'Epée forgée pour Gwron, et ils frappèrent et parèrent ainsi treize coups guerriers, d'estoc et de taille. Ce furent des coups à blesser même le vent, et tous avec le tranchant de l'épée sur la face du bouclier, pour le détruire, si destruction il y avait. Puis ils regardèrent les armes. La face du bouclier était sans égratignure ni marque, et le tranchant de l'épée sans trace ni défaut ; l'un et l'autre étaient aussi parfaits qu'au début.

« Toute inquiétude m'a quitté, dit le Chef. « Si quelqu'un s'oppose au Dragon des Sept Conflits, ce sera avec une épée et un bouclier comme ceux-ci. »

Ils reprirent alors leurs chants et leurs histoires, puis se reposèrent.

Dans le froid de l'aube, ils se levèrent ; dans la jeunesse du jour, Manawyddan s'avança. « Laisse Blodwen Fleur Blanche ici, dans l'étable », dit le Chef. « Il n'y aura pas de place pour elle dans cette vallée, quand le Dragon des Conflits entrera en guerre. » Il partit donc à pied.

Il était sur la route entre les deux sommets lorsqu'il entendit le Chef l'appeler et se retourna. Ce dernier

courait après lui : l'inquiétude l'habitait à nouveau, cela se voyait.

« Par mon âme », dit Manawyddan, « pour quelle raison es-tu si inquiet maintenant ? »

« L'angoisse, oui, dit le chef ; tu peux bien dire l'angoisse ! Elle me ronge l'esprit. C'est la plus grande tragédie de ma vie que tu ailles à la rencontre de ce dragon, après toute la bienveillance que j'ai éprouvée avec toi, si mal équipé que tu sois. Tu ne connais pas son habileté féroce et sa valeur seigneuriale, la rapidité de ses coups et la soudaineté de ses mouvements. »

« L'épée et le bouclier sont de bons équipements », dit Manawyddan.

« Ils ne suffiront jamais sans des chaussures qui les égalent par leurs qualités », répondit le chef. « Même le plus léger, le plus rapide et le plus sûr de ses pieds courrait au désastre s'il n'était pas bien chaussé. Que l'on teste les chaussures que tu as, au nom des hommes ! »

« Bien, bien », dit Manawyddan.

L'épreuve qu'ils allaient tenter consistait à courir de l'endroit où ils se trouvaient jusqu'au sommet du pic situé à leur gauche : un parcours exalté, une ascension précipitée, une perspective agréable pour eux deux. Ils jetèrent leurs manteaux et leurs armes dans la bruyère et se préparèrent à courir, et coururent.

Il y avait peu de meilleurs coureurs que Manawyddan à cette époque dans l'Ile des Puissants. Il était souple, rapide et sûr de lui : on disait de lui qu'il aurait pu courir contre Yscyrdaf et Yscudydd eux-mêmes sans en avoir honte. Mais comparé à celui qui courait contre lui

aujourd'hui, il était lent, maladroit et lourd, ses pieds étaient faibles et il avait tendance à trébucher. Au sommet du pic, le Chef l'attendit, et l'attendit longtemps.

« C'était une bonne course », dit tristement l'autre. « Malheur à moi : hier soir, nous avons chanté gaiement ensemble ; ce soir, je chanterai seul mes lamentations. Je ferai des poèmes en ton honneur ce soir ; je te pleurerai en vers bien travaillés. »

« C'était une mauvaise course », dit Manawyddan.

« La course était bonne, répondit le Chef, ce sont les chaussures qui étaient mauvaises. Allons, renonce à ton orgueil et accepte de recevoir de moi des chaussures de bonne qualité, afin que je ne chante pas de poèmes pleurant ta mort. »

« Oui, je les accepte et je t'en suis très reconnaissant », dit Manawyddan.

« Alors, porte-les », dit le Chef, en sortant des chaussures de son sac, « et nous les mettrons à l'épreuve. »

Manawyddan les enfila et ils se préparèrent à faire le test. Il s'agissait de courir de l'endroit où ils se trouvaient jusqu'au sommet du pic sud, de descendre jusqu'à la route, et de remonter jusqu'au sommet du pic nord, situé plus loin. « Descendre et monter, par souci de rigueur », dit le Chef, « car les chaussures doivent être égales dans les deux cas. »

Ils coururent donc, et au premier bond dans les airs, Manawyddan sut qu'il était bien chaussé, il ne faisait qu'un avec ces chaussures où qu'elles se trouvent. Sous elles, la mousse molle du bourbier devint ferme et stable ; la pierre qui sautait resta immobile jusqu'à ce

qu'il soit passé. Comme le vent et la cascade, il bondit en avant. Il sautait d'une falaise à l'autre, et à peine ses pieds touchaient-ils le sol. Si la descente était bonne, l'ascension, lorsqu'il y arrivait, l'était encore plus : pour lui, le précipice à escalader était comme un chemin plat. La chèvre de montagne d'Eryri l'envierait ; le vent dans le col le saluerait comme un compagnon. Il atteignit le sommet le plus éloigné au moment où le Chef s'engageait sur la route ; il redescendit d'un bond sur le flanc de la montagne et le rejoignit avant que la route ne soit franchie.

Il regarda ensuite les chaussures qu'il portait et s'étonna de ne pas les avoir remarquées auparavant – avec leurs clous en or gallois exquis et tous les ornements en émail bleu. Ce devait être Ceinion Grydd qui les avait fabriquées, ou Gwydion ab Don lui-même. Il dit :

« C'est un don exceptionnel. La magie coule d'elles jusqu'à la plante des pieds. »

« C'est vrai, dit le Chef, les Races Immortelles ont entendu parler d'elles ; elles sont les égales de l'épée et du bouclier ; si quelqu'un les critique, ce ne sera ni les Dieux, ni les Cymry. Toi avec cet équipement, je serai sans inquiétude : si tu n'obtiens aucun avantage contre le dragon, je ne serai pas dégoûté de ma nourriture et de ma boisson ; si tu meurs de ses griffes, je ne me languirai pas d'avoir été le complice de ta mort. »

« C'est pourquoi tu peux partir gaiement, et le succès t'accompagnera, suivant les mérites de ta vie présente et de tes existences antérieures. »

Le Livre des Trois Dragons
de Kenneth Morris
a été composé en Baskerville corps 12
et achevé d'imprimer
pour le compte des Éditions Convergences
par Corlet imprimeur
en juillet 2024

Design de la couverture :
Elise Pierrelée

Traduction et édition :
James Grégory Becht

Dépôt légal : juillet 2024
Numéro d'impression : 24070471

ISBN 978-2-487303-03-4
Imprimé en France

CONVERGENCES
65, Grande rue
61370 Sainte-Gauburge Sainte-Colombe

02 33 84 01 73
james@editions-convergences.fr
www.editions-convergences.fr

Avant Tolkien... il y avait Kenneth Morris
Avant Bilbo et Frodo... il y avait Manawyddan

Les druides et les bardes
Les héros et les voleurs
Sortaient des mythes et des légendes
Pour créer la littérature de fantasy

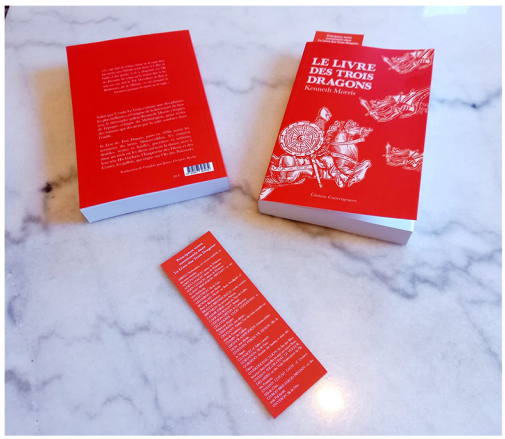
Découvrez Le Livre des Trois Dragons

chez tous les bons libraires

ou directement sur le site
des éditions Convergences
(frais de port réduits en application de la loi Darcos)

Télécharger un extrait

Parution le 2 septembre 2024

28 € - 296 pages
ISBN 9782487303034

Thèmes : légendes celtes,
heroic fantasy, bardes, druides,
cycle arthurien, dragons